

une plus grande abondance de minerais d'argent, dans une mine vendue assez cher et pourvue d'un fort capital; il eut alors un mot typique :

« Qu'est-ce que cela comparé à l'immense étendue de la propriété? Elle contient des millions, et peut-être des milliards! »

Évidemment, mais il oubliait de tenir compte de la grosseur de la veine, de sa valeur et du prix de revient. Autrement il avait raison et je me tus.

Mais mon Arabe ne se tut pas, il découvrit de nouveaux arguments en sa faveur, bien entendu : « Les Français, dit-il, ne savent pas exploiter les mines, même quand elles sont très bonnes. — Ceci est exagéré, lui dis-je, connaissez-vous les mines de cuivre du Boléo, au Mexique? Non! Eh bien, elles sont exploitées par une Compagnie française qui en retire plus de 10 000 000 de piastres par an, dont la moitié de bénéfices. Et des ingénieurs et banquiers américains l'avaient trouvée trop difficile! Connaissiez-vous *dos Estrellas*? C'est une mine d'or au Mexique, découverte et exploitée par des Français et qui a donné tant de profits, que les actions ont centuplé de valeur. » Alors mon Arabe se tut.

Je n'ajoutai pas que les Français, non moins que les Anglais et les Américains ont beaucoup gaspillé d'argent dans les mines. Mais le Français chante sa déconfiture à tous les vents, l'Anglo-Saxon la recouvre avec du bluff.

Néanmoins cela m'amuse de voir comment, au Mexique, les Arabes traitent les Français. Les Américains savent mieux leur en imposer.

Il faisait très frais dans ces montagnes dès le coucher du soleil, et après le repas du soir je n'étais pas fâché de retrouver, quelque dur qu'il fût, le plancher recouvert de couvertures qui me servait de couchette.

ホレ、  
細山  
千万円  
争  
は  
り

## CHAPITRE XIV

## DE PARRAL A CHIHUAHUA

En partant de la *Veta Grande*, je notai un accès de mauvaise humeur de la part du guide américain, qui ne m'avait rejoint qu'un jour après. Lui, qui avait vingt-quatre heures de retard, n'avait pu supporter une heure de retard de son mozzo, ou boy mexicain, et il était parti de *Piedra Larga*, emmenant à vide le cheval de celui-ci, obligeant ainsi ce pauvre garçon à faire à pied tout ce trajet qu'on met quatorze heures à faire à cheval. Comme on reconnaît là tout l'égoïsme anglo-saxon. Aussi je renonçai à ses services, et pris un Mexicain.

Je revins par un autre chemin fort pittoresque, avec des rochers pointus ayant l'aspect de châteaux forts crénelés. Au moment où nous étions le plus altérés, mon guide mexicain et moi, nous rencontrâmes des mules chargées d'oranges, venant des terres chaudes, et allant à Parral.

A *Piedra Larga*, en attendant que ma voiture fût prête à repartir pour Ojitos, d'où je retournerais à Parral, je rencontrai encore un Américain. Celui-ci, de haute stature, avait l'allure chevaleresque d'un gentilhomme, et je reconnus en lui plutôt un Anglais, mais une malheureuse habitude, le whisky, gâtait ses belles qualités. Il avait avec lui un mineur que j'avais connu en Californie, ce qui n'est point bizarre au Mexique.

CAPITULA ALFONSINA  
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

A mon départ, pour me faire honneur, l'Anglais voulait m'accompagner à cheval, mais il ne put être prêt à temps. Ma voiture avec mon cocher Nazario se présenta inopinément devant ma porte. C'était l'heure de partir, l'Anglais ne me retint pas, et me souhaita bon voyage : il avait son projet.

J'étais le soir à San Estevan et j'y rencontrai deux mineurs en prospection pour le compte de l'Anglais.

Comme, après dîner, nous causions dans la grande cour à la lueur des étoiles, un gamin nous cria : « Voilà l'Anglais qui arrive. » On entendait galoper à distance. Bientôt, en effet, nous le vîmes arriver avec son air de mousquetaire, et la figure souriante, accompagné d'un jeune ingénieur mexicain qu'il avait chargé de mesurer ses concessions. Tout de suite, il me le présenta, et me demanda de le prendre dans ma voiture jusqu'à Ojitos.

J'étais enchanté de pouvoir lui rendre ce service, et nous passâmes une soirée très agréable, qui n'eut que le tort de se prolonger jusqu'à une heure du matin, elle se termina pourtant par le don d'une pépîte d'argent que l'Anglais me força d'accepter. Faut-il que de si nobles qualités d'esprit et de cœur soient gâtées par une fâcheuse habitude? Mais tant d'hommes du Nord boivent un à deux litres d'alcool par jour!

Au matin, c'est un nouveau cadeau; il nous faut emporter, l'ingénieur mexicain et moi, quatre bouteilles d'excellent whisky d'Écosse, indispensables, paraît-il, pour arriver intact à Parral, c'est-à-dire pour un jour de voiture et un jour en chemin de fer. Je m'en serais passé, mais j'ignorais les goûts de mon Mexicain, et j'acceptai; celui-ci avait, me disait-il avec intention, du sang français.

Tandis que, cahotés dans notre voiture, sur la piste caillouteuse d'Ojitos, nous regardions le paysage plu-

tôt aride qui se déroulait sur nos yeux, je remarquai que mon jeune ingénieur faisait de fréquentes visites à celle des quatre bouteilles qu'il avait adoptée : son teint brun devenait de plus en plus rouge, finalement il devint violet et tomba dans une demi-somnolence. A un relai où je demandai du pulque, on me donna une eau blanche presque opaque, sans saveur. L'agavé ne vient point ici, et l'eau même est rare dans cette saison : on ne voit ici qu'un grand ravin desséché où le soleil darde sur des rocs polis et de chétifs buissons. Le pulque eût fait mon affaire, beaucoup mieux que le whisky.

Bientôt une de nos roues perd sa jante de fer et il faut faire halte. De mon mieux, j'aide Nazario dans sa réparation, tandis que l'ingénieur ronfle et que Timoteo arrange les mules. Comme, tout le long de la route, je n'avais pas perdu une occasion de descendre aux montées, au risque de courir dans la poussière pour suivre la vive allure des mules, Nazario me dit de son air sérieux que je ferais un bon *muchacho*. Le *muchacho*, c'est Timoteo, le gamin bon à tout faire. L'éloge est peu banal, quand on pourrait être le père d'un Timoteo. C'est ainsi qu'on peut être traité de fermier aux États-Unis, de guide alpin en Colombie, ou d'écuyer au Mexique, pour avoir fait une course fatigante, ou pour parler aux gens le langage qui leur convient.

Nous voilà repartis; Nazario et Timoteo s'entendent bien; ils se donnent des bourrées en se poussant de côté, tandis que les mules galopent, et que mon Mexicain ballotte de droite à gauche en dodelinant de la tête.

Des attelages de mules, traînant des tonnes de minerais, nous font pitié à voir. Ces bêtes ont fait le Mexique, comme les bœufs ont fait l'Afrique du Sud.

CAPITULA ALFONSINA  
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

Leurs cadavres jonchent les pistes de ces continents en formation. Nous en avons croisé par douzaines, de ces attelages de quatorze mules, peinant au grand soleil, écorchées et meurtries par les chaînes d'attelage : la dernière porte en outre sur son dos le cocher, car le char n'a pas de siège. La pauvre bête tire quand même, malgré le poids d'un Mexicain de 80 kilos.

Et ces cochers, tannés par le soleil, le cuir aussi dur que celui de leurs bêtes, qui passent des mois entiers à cheval, on trouverait le temps de les admirer aussi, s'ils n'étaient pas si durs pour leurs bêtes.

L'hôtel International d'Ojitos est si dépourvu de charmes que je n'eus aucun regret de le quitter en prenant le train pour Parral.

Chose extraordinaire, nous n'eûmes aucun accident de chemin de fer entre Ojitos et Parral, et nous arrivâmes à l'heure juste. Le pays est monotone, le paysage sans intérêt; on ne vit guère ici que pour exploiter des mines.

Parral est un ancien camp minier mexicain, un peu modernisé par les Américains. Le pays n'offre rien d'intéressant; il est rocailleux et peu boisé. Mais les mines ont été fort riches autrefois : la mine Prieta, en ville même, date de 1650, et a été célèbre par sa production. Récemment les Américains ont essayé de *boomer*, comme ils disent, cette vieille cité minière, ils ont installé des moulins de cent pilons, des usines de cyanuration, des usines de force hydro-électrique; tout près, à Santa Barbara, les Guggenheim de New-York ont fait de colossales dépenses. A présent, on se demande un peu quelle était la cause de ce *boom* : les choses reviennent à peu près à leur état normal.

La mine Palmarejo, qui a fait partie du boom de Parral, en est pourtant fort loin à l'Ouest : on s'y rend

même plus facilement de Chihuahua; cette mine fut riche autrefois, on lui a consacré 6 à 8 000 000 de piastres pour la renouveler. L'installation est magnifique.

Parral, comme ville, est loin de valoir Durango. Je crois avoir oublié de mentionner une agréable surprise de mon dernier passage à Durango. J'y trouvai un collège de maristes français. Appelés par les Mexicains, ils commencèrent avec vingt élèves il y a trois ans, et ils en ont cent cinquante maintenant. Leur établissement, tout simple qu'il est, avec ses cours, ses salles élevées, a cet air reposant et cette atmosphère calme et sérieuse, que prennent tout de suite les collèges de cet ordre familial. Ayant passé ma jeunesse parmi eux, je me retrouvai immédiatement chez des amis. Nous avions les mêmes noms sur les lèvres, les uns disparus, d'autres partis de France, d'autres attendant avec patience le sort que leur destinent nos gouvernants. Et beaucoup sont des Alsaciens. Aucun n'a un mot de plainte ou de regret : le sentiment du devoir bien rempli, le sens de la vie épurée des illusions et des ingratitude, donnent à l'âme une allure élevée qui attire invinciblement. Ils sont mieux à Durango la calme, qu'à Parral l'agitée. Ils ont un climat si bon qu'on y vient en villégiature. Le seul inconvénient, ce sont les scorpions, mais ils sont en voie de disparaître définitivement.

L'embranchement de Parral rejoint la grande ligne à Jimenez. Le train express en part vers 2 heures du matin. Mais il est inutile de se presser, ce train ayant souvent trois ou quatre heures de retard. Et pour aller à Chihuahua, on a un autre train dans la journée. Jimenez est presque aussi chaud que Torreon, on y dort les fenêtres ouvertes sur un air très chaud, où chantent les moustiques et surtout les cloches des locomotives.

BIBLIOTECA ALFONSIÑA  
UNIVERSIDAD NACIONAL AUTÓNOMA DE MEXICO

Le train de Chihuahua me rendit toute la poussière des anciens jours de mon arrivée au Mexique, si bien que je fus réellement satisfait de descendre de mon wagon dans une gare des plus médiocres, à 2 kilomètres de la ville de Chihuahua.

Un cab m'e conduisit, en compagnie de cinq ouvriers italiens qui cherchaient de l'ouvrage dans les mines, devant un hôtel modeste. Mais je préférerais, dans le but de trouver des connaissances, continuer jusqu'au Palace-Hotel. Bien que, pour commencer, je dusse être déçu, je n'eus pas à le regretter ensuite. Le soir, par une de ces nuits magnifiques qui sont le charme du Mexique, j'eus un concert, donné par la musique militaire espagnole, sur la grande place, devant les magnifiques tours de la cathédrale, plus grandes encore dans la nuit, mais noires devant cette place immense toute constellée de lampes électriques.

Chihuahua rappelle les villes des États-Unis. Les Américains l'ont envahie et y ont tout accommodé à leur goût. Il reste les vieilles splendeurs, comme la cathédrale, un de ces monuments que rien ne peut changer, et que rien non plus ne peut donner aux États-Unis.

Cette ville est célèbre par ses chiens de race minuscule, qui ont les griffes très longues et l'odorat très fin. Une célébrité plus grande est le prêtre patriote Hidalgo qui, fugitif après sa victoire inespérée sur les Espagnols, fut fait prisonnier et exécuté à Chihuahua en 1811 avec ses compagnons. On lui a élevé une statue sur l'emplacement même de l'exécution.

La monnaie est intéressante : on y voit fabriquer des piastres à raison de soixante par minute. L'argent vient surtout des mines de Santa Eulalia, anciennes et très riches; elles ont produit près de deux milliards de francs, ont fait de nombreuses fortunes, et produisent

avec plus d'abondance encore depuis quelques années entre des mains américaines.

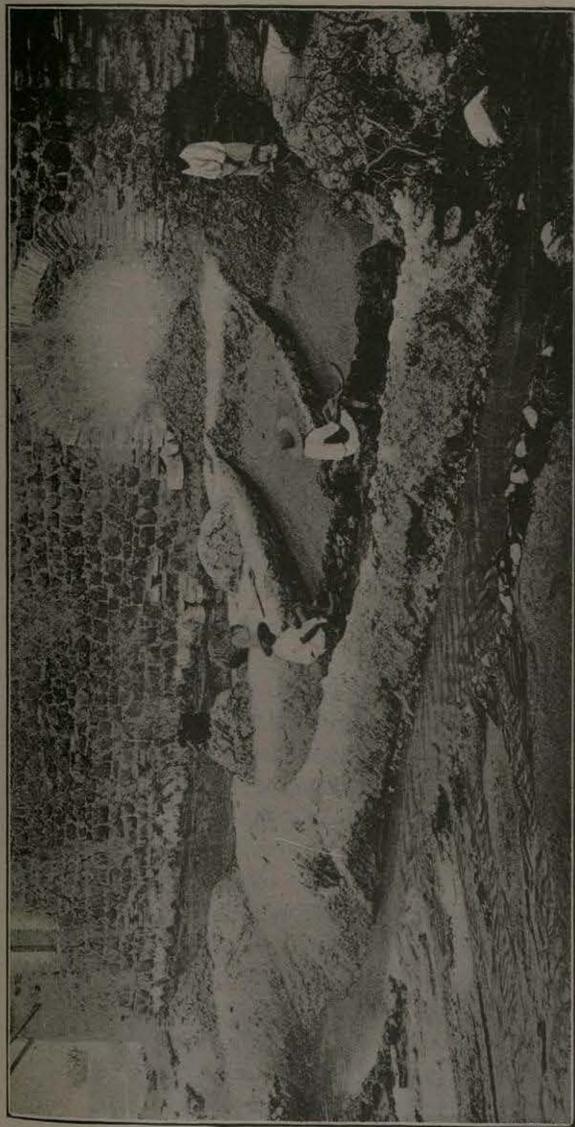
La cathédrale de Chihuahua a été bâtie sur le profit des mines, à raison de 25 sous par livre d'argent produite. Le coût total a atteint près d'un million de piastres. Elle est dédiée à saint François : la façade présente les statues de ce saint et des douze apôtres. On montre dans une des tours une cloche brisée qui fut frappée par un boulet français dans le siège de 1866.

Le surlendemain de mon arrivée je fus accosté tout à coup dans la rue par un Américain blond, l'air encore très jeune, qui me prit par le bras, en m'appelant par mon nom. Je le regardai surpris, sans pouvoir mettre un nom sur cette figure. Il sourit et se nomma. Aussitôt, quelle est la figure qui se présente à mon esprit, à la place de la sienne? Celle de son père, un grand vieillard de Californie, un ancien Français, fondateur d'une grande mine, la Mayflower, et avec lequel j'avais passé de charmantes soirées. Celui-ci, le fils, je l'avais connu aussi, quand il avait vingt ans à peine, et c'est l'âge où l'on change le plus. Son père est mort, mais les traits du fils maintenant le ressuscitent, et c'est grâce à cela seulement que je le reconnais.

Il me conduit aux mines de Santa Eulalia, et c'est bien là une des curiosités du Mexique. La roche calcaire est toute creusée de cavités que les minerais d'argent ont d'abord remplies, puis que les travaux d'exploitation ont rendus à leur premier état, pour ainsi dire. Certaines de ces cavités sont gigantesques et descendent à de grandes profondeurs. On leur a donné des noms imagés, en rapport avec leur forme : le Bataillon, l'Amphithéâtre, la Plaza de Toros, l'Église grecque. La caverne dite Potosi a 180 mètres de longueur. Celle de Bull-Pen, à 400 mètres de profondeur, a 30 mètres de haut et 130 de diamètre. On peut en certains endroits

descendre des hauteurs de 200 mètres à travers des cavités et des chenaux naturels. On a dépassé 500 mètres de profondeur sans sortir des minerais riches.

Enfin cette visite est des plus curieuses, et grâce à la rencontre de ce jeune homme, due à ce qu'il vit mon nom au Palace-Hotel, je passai quelques heures excellentes à Chihuahua. Ce fut mon dernier séjour au Mexique, que je quittai à El Paso pour rentrer dans le grand tourbillon de la vie américaine.



GUANAJUATO — LAVEURS DE BOUES ARGENTIFÈRES

## CHAPITRE XV

### DÉVELOPPEMENT DU MEXIQUE

La civilisation a apporté au Mexique des bienfaits très matériels, d'ailleurs réservés surtout aux riches et aux habiles, mais elle a introduit aussi une foule de maux et d'inconvénients. Sous ce nom de civilisation, qu'ils prononcent avec une emphase comique, les Américains comprennent tout le confort moderne, comme s'il devait résoudre toute la vie morale, y compris l'honneur et la religion. C'est une exagération digne d'un Méridional comme celui que je rencontrai à El Paso, mais par malheur elle est générale. Il est pourtant clair que le développement industriel n'influe nullement sur le développement de la morale, pas plus que le développement mécanique des moyens de reproduire la musique ne saurait influencer sur le sens musical. Tout cela ne sert qu'à faire ressortir des contrastes.

Pour le cas du Mexique, ces contrastes ressortiront mieux encore au moyen d'une comparaison qu'on trouvera peut-être un peu dure, mais le pays et son climat sont assez beaux pour supporter quelques critiques.

Le type naturel du pays, c'est l'Indien; le type artificiel, c'est l'homme d'affaires :

L'Indien vit de tortillas, et ne possède rien. L'homme d'affaires vit à Mexico sur le pied de 200 000 livres de rentes, sans posséder plus que l'Indien; c'est qu'il

a fondé de grandes entreprises minières aléatoires, et qu'il en prépare de nouvelles, sur lesquelles les banques, à qui il doit, lui avancent de l'argent, pour éviter l'effondrement.

L'Indien ne craint ni l'orage, ni la pluie, ni les tremblements de terre, c'est sa vie; la vie de l'homme d'affaires se passe aussi en bourrasques, mais au figuré. Quant il est gêné, il cesse d'éblouir Mexico, il va à la campagne. Le baromètre baisse, dit-on : ce baromètre n'indique que des sautes brusques, il est très haut ou très bas; le temps moyen n'existe pas, ou du moins cela est très rare, et c'est bien d'accord avec le climat du Mexique : il n'y a que le beau fixe, ou les bourrasques épouvantables.

L'Indien a un vêtement pittoresque, avec son grand sombrero, sa couverture rouge et ses sandales. L'homme d'affaires, qui n'a en rien les traits d'un Indien, s'affuble aussi dans ses courses d'un immense chapeau pointu, et revêt les culottes étroites du toreador avec les grands éperons qui sonnent la ferraille, et il croit être devenu un Mexicain : il n'en a que l'écorce; la sève, c'est-à-dire la poésie, ou l'âme, lui manque.

L'Indien n'entend rien à la loi, ni à ceux qui la font. L'homme d'affaires ne connaît que la loi mexicaine, et les gens qui la font, comme ceux qui l'appliquent, législateurs, avocats et procureurs, ce qui lui donne un avantage redoutable sur l'Indien et même sur bien d'autres : il ne peut, dit-on, terminer une affaire sans aller en justice, il obtient en tous cas de sérieuses indemnités.

L'Indien n'a que des sentiments naturels, il est même enclin parfois au vol ou à la cruauté, mais il est plutôt droit. L'homme d'affaires sait fort bien simuler les sentiments des autres, qu'il étudie dans ce but, et il ne craint pas la délation.

L'Indien est un *homme*, et il est crédule. L'homme d'affaire est un *surhomme* très averti : il ne croit à rien, mais il se garde d'enlever aux autres leur crédulité, car ses avantages, à lui, reposent sur cette crédulité qui est infinie comme l'océan. Comment la crédulité religieuse s'est-elle transportée dans le domaine de la politique, de la banque, de l'industrie, du commerce, et même de la littérature? C'est inconcevable, mais cela est; on devient athée, mais on reste crédule vis-à-vis des idoles humaines, tant l'esprit humain est dénué de logique, surtout l'esprit de l'Indien.

L'Indien a une religion primitive, il croit même aux sorciers, quelque rebutantes que puissent être leurs pratiques. L'homme d'affaires a toutes les religions, et il est sorcier; il est ensorcelant pour conquérir les autres. Rien ne le rebute : battu sur un point, il revient à la charge sur un autre. S'il ne peut enlever une situation, il est si tenace, qu'il fatigue l'adversaire. Il est comme la poix ou la glu qui commence par empêtrer, et finit par paralyser toute espèce de mouvement : ainsi le sorcier paralyse l'Indien.

L'Indien avoue ses fautes, il est naïf. L'homme d'affaires ne revient jamais en arrière, ses fautes fusent-elles évidentes. Il a toujours raison, tout ce qu'il a fait est bien fait, car il sait se servir de ce qu'il a dit et écrit, en lui donnant un nouveau sens. Il ne doit de reconnaissance à personne, car il a reconnu que l'égoïsme est partout, et le désintéressement nulle part.

Enfin l'Indien trompe grossièrement, mais il n'est pas sûr, et il hésite dans sa ruse. L'homme d'affaires trompe habilement, il se trompe lui-même quelquefois, mais c'est toujours avec une autorité sans égale. S'il est aux abois, il pleure et se lamente; on est convaincu de sa sincérité et de sa bonne foi, et tandis qu'on va

faire un nouvel effort en sa faveur, il a su retourner son terrain aux dépens mêmes de celui qui l'a cru, nouvelle dupe.

En un mot, la crédulité a fait le Mexique autrefois, elle est en train de le changer maintenant : *de la religion, elle passe aux affaires.*

Ainsi le côté moral de la transformation actuelle du Mexique ne paraît pas être bien avantageux pour le pays. La civilisation espagnole a eu de grands torts, surtout elle n'a pas élevé la population indigène, mais le type de l'homme moderne, en train de renverser l'ancien conquérant espagnol, ne paraît pas non plus s'occuper beaucoup du côté moral de la transformation. Le développement industriel, par contre, est assez grand, du moins dans les grands centres, mais il est surtout destiné à être une source de richesse pour ceux qui l'entreprennent, de même que les mines mexicaines, durant quatre cents ans, n'ont enrichi que les Espagnols, sans faire beaucoup pour le Mexique.

Pour être méthodique, nous passerons rapidement en revue les principales branches de l'administration mexicaine : politique, financière, agricole et minière, en donnant quelques exemples.

On dit que l'ensemble de l'administration du Mexique est composé de métis : il paraît bien que le gouvernement mexicain, issu de cette administration, a pris la ruse, l'astuce un peu grossière de l'Indien vis-à-vis des autres gouvernements, et aussi vis-à-vis des populations qu'il représente. C'est ainsi qu'il a su faire des lois telles, et de telle façon, qu'il puisse toujours les interpréter à son plus grand avantage. C'est être habile évidemment, à condition pourtant que l'habileté ne soit pas poussée jusqu'à la duperie et à la mauvaise foi, au mépris de toute promesse et enga-

gement. A ce point de vue, notre gouvernement français à l'intérieur, si exclusif et si partial à l'égard d'une clique, comme on dit aux États-Unis, semble suivre l'exemple du Mexique. Il a, lui aussi, déchiré d'anciens engagements, et il veut passer par-dessus tout obstacle, pour tenter l'expérience de l'État socialiste, dont plus tard sans doute le monde ne prendra que ce qui surnagera d'utile à la société. Quant à la religion, le Mexique n'est encore fidèle au catholicisme, que parce qu'il en a besoin.

Au point de vue financier, on est arrivé au Mexique à ériger la délation en méthode gouvernementale et en ressource fiscale. L'impôt sur le revenu ayant été pratiquement établi, on a décrété des amendes élevées pour toute fraude ou dissimulation, en réservant la moitié de cette amende comme prime au délateur de toute personne qui cache ses revenus ou sa comptabilité. J'avais été frappé aux États-Unis de voir avec quel scepticisme on accueille le mot d'honneur, il n'y a plus que le mot d'argent. Le Mexique a fait un pas de plus, est-ce dans la civilisation? en donnant à la délation une récompense en argent. C'est pourtant à l'encontre des idées de toute la population, des Indiens surtout, qui peuvent être cruels, mais qui sont droits. La délation en est donc réduite à se dissimuler, et justement pour découvrir un vice du même genre. La lutte des classes au Mexique est une guerre de ruses, plus que partout ailleurs.

Le Mexique a obtenu du crédit vis-à-vis des pays étrangers en tenant ses engagements, mais pour cela il a fallu qu'il trouvât des ressources chez lui. Pour attirer les capitaux étrangers, il a pris l'étalon d'or, et cela aussi a inspiré confiance, le change étant favorable à l'or. Mais le Mexique est surtout producteur d'argent. Ces dernières années il a réussi à écouler ses piastres

en Chine et dans les Indes, et le cours de l'argent montant, il a gagné sur le change. L'or est arrivé, mais aussi le papier et une masse d'entreprises se sont montées surtout avec des capitaux fictifs. Puis la pléthore de l'argent s'est fait sentir, l'or a fait prime, et le gouvernement a perdu tout ce qu'il a voulu sur le change, s'étant engagé à payer l'or un prix fixe, tandis que l'argent baissait. On a cru y parer en se servant du bas titre des demi-piastres mexicaines, qu'on appelle des *Limantour*, du nom du ministre des finances, et qui passent pour n'avoir pas l'argent réglementaire, au point que dans les grandes banques de Paris, on les paye proportionnellement moins que les piastres. On dit même qu'elles jaunissent.

Trop d'habileté finit toujours par nuire, car on ne saurait tout prévoir, et le Mexique ferait bien d'examiner mieux ce qui vaut d'être imité dans les gouvernements étrangers. Il a pris aux États-Unis leur constitution et leur division administrative, sans voir que ces analogies le rendent une proie plus facile à assimiler pour un puissant voisin. Il courtise la France, mais elle est bien loin, et l'expédition du Mexique a déjà fini sur une menace des États-Unis, pourtant bien moins forts qu'à présent. Le Mexique, il me semble, se trouverait mieux d'une constitution adaptée aux mœurs et à l'intelligence du peuple, Indiens compris. On a une constitution, on ne la décrète pas, il faut la comprendre, tout pays a besoin d'un lien qui le maintienne comme la religion ou la race; et pourtant, en fait, l'intérêt général semble toujours finir par se transformer dans l'intérêt particulier.

L'administration dans les provinces se ressent forcément de l'administration centrale : les préfets et le clergé jouent un rôle très important, ayant ainsi réuni le passé au présent, malgré d'apparentes incompatibilités.

En dehors des mines, l'agriculture est le fondement de la prospérité du Mexique, et nous verrons qu'il existe encore des fortunes terriennes gigantesques. Nous ne voulons parler ici que de l'administration. Pour les travaux agricoles, le facteur principal est la main-d'œuvre, et c'est ici que l'administration va jouer son rôle. Ce ne sont pas les bras qui manquent au Mexique, les districts agricoles sont même très peuplés, mais sous ce merveilleux climat, le Mexicain se soucie fort peu de gagner de l'argent; s'il a de quoi vivre, il est content, et on ne saurait lui en vouloir de sa simplicité, car elle exclut l'envie dont le socialisme a rempli nos populations; jusqu'ici le trop de bien-être a toujours été une cause de décrépitude.

Ce n'est pas par l'argent, qu'on retient sur les fermes les péons, les ouvriers des campagnes, on est même obligé de ne pas leur donner de l'argent; on inscrit leurs salaires sur des livres de compte, on leur donne quelques avances, et on ne les paye souvent qu'au bout de plusieurs années, avec quelles fraudes, il est inutile d'en parler. Mais si on les paye, ils s'en vont chez eux, et ne font plus rien, en dehors du strict nécessaire, jusqu'à ce qu'il soient forcés hors de leur gîte par la dure nécessité. Ils sont d'ailleurs fort peu payés, en moyenne on leur donne vingt à vingt-cinq sous mexicains par jour (dix à douze sous de notre monnaie), cela s'appelle deux réaux, des vieux usages espagnols,

Ainsi s'est perpétuée une sorte d'esclavage, maintenue encore par l'influence du chef politique, ou préfet, et du clergé. Ces personnages viennent en effet de temps à autre, sur les fermes, sollicités par des cadeaux intéressés de la part des propriétaires. Le préfet vient projeter sur les pauvres péons l'ombre menaçante de la justice et des prisons, en cas de désertion du travail; et le clergé, plus puissant encore, dispose de la menace

des peines de l'enfer, ce qui produit, sur des intelligences d'Indiens encore primitives, un effet irrésistible. C'est là un système d'intimidation auquel les Français, semble-t-il, n'aimeraient guère à recourir; pourtant ceux qui ont des fermes les emploient tout comme les autres, jouant ainsi le rôle des *superhommes* de Nietzsche. En France, nous nous contentons des *superhommes* en politique.

Pour les mines, les mêmes influences s'exercent, mais moins bien qu'autrefois. On ne va plus jusqu'à emprisonner les mineurs pour leur vie au fond des chantiers souterrains. On n'ose même plus retenir des salaires. Depuis la guerre d'indépendance, le mineur mexicain reste enclin à employer la force. On cite un certain nombre de cas où des Compagnies, se voyant obligées de fermer leur caisse, faute de fonds, par manque de prévoyance, les mineurs furieux ont fait l'assaut des bâtiments et des bureaux, les ont incendiés, et ont lynché soit un administrateur, soit un ingénieur.

Les Compagnies américaines ont introduit au Mexique de fâcheuses habitudes. Elles ont élevé les salaires des mineurs à deux dollars (mexicains) et plus, par jour, sans se rendre compte de l'inutilité de cette mesure, calculée pour attirer des ouvriers. Le Mexicain ne travaille pas davantage; quand il a ce qu'il lui faut, il s'en va; au lieu de travailler quinze jours, il en travaillera huit, et la Compagnie restera à court d'ouvriers. Ainsi les Américains gâtent les Mexicains aux frais des actionnaires, sans obtenir de réels avantages.

Les usines de réduction des minerais d'argent continuent, quand elles le peuvent, à garder leur ancien monopole. Le genre des minerais disposés en bonanzas a fait que l'usine était et est encore souvent à un autre propriétaire que ceux des mines; c'est le moyen

d'assurer la continuité du travail des fours ou des ateliers, lors même de la cessation de certaines parties riches ou bonanzas: d'autres venaient en compensation. Ce monopole permet à certaines usines, actuellement encore, de payer huit à neuf piastres (20 francs à 22 fr. 50) le kilogramme d'argent dans le minerai, quand le cours est de 36 piastres (90 francs). Et je ne parle pas des manières de frauder sur les analyses. Cet écart sensible permet de jolis bénéfices aux fonderies, mais il faut que le mineur ait du minerai fort riche pour arriver, lui, à faire un bénéfice.

Les parties riches des minerais d'argent, qu'on appelle les *bonanzas*, ont fait la fortune du Mexique. Certaines de ces bonanzas ont été formidables d'étendue et de durée, comme à Santa Eulalia. D'autres ont été petites, mais très riches. Ailleurs encore les filons, sans être bien riches, ont eu une régularité assez grande pour que leur exploitation fût profitable pendant plus d'un siècle.

Je citerai ici quelques bonanzas de ces dernières années, surtout dans le district de Temascaltepec où j'ai résidé le plus longtemps.

A Temascaltepec, une Compagnie française commença des travaux en 1885 à l'ancienne mine Rincon. Après diverses péripéties et une dépense de plusieurs millions, pour des puits et des tunnels, elle découvrit une bonanza à 130 mètres de profondeur, mais avec une telle abondance d'eaux qu'il fallut leur céder la place et la mine fut noyée. En même temps, le capital étant épuisé, les fondateurs de l'entreprise vendirent la mine pour un prix dérisoire à un ancien actionnaire qui avait organisé un petit syndicat mexicain. Celui-ci, sans ajouter de nouvelles machines cependant, arriva à dominer l'eau et entra dans une bonanza qui, de 1891 à 1895, produisit 8 à 9 millions de francs.

La mine Socorro eut une bonanza de 2 millions et demi entre 1896 et 1899.

La mine Quebradillas fut reprise en 1885 par le curé de Temascaltepec qui réussit à trouver des capitaux à Mexico. La bonanza qui fut découverte était en trois parties, qui donnèrent 8 millions de francs, et le curé à lui seul fit un bénéfice de 300 000 francs, qui lui permit de repartir pour l'Espagne et d'y rester.

A Sultepec, la mine Quemica fut pendant trente-six ans la propriété d'une famille française nommée Aubert (1862-1898), qui lui consacrait tous les profits provenant de ses moulins à huile et à farine. Durant cette longue période, on ne découvrit que de petites bonanzas de 30 à 40 000 francs. En 1898 la mine fut vendue, ayant coûté, en définitive, près de 2 millions à la famille Aubert. L'acheteur à son tour épuisa son capital en cinq ans, en recherches infructueuses. Mais en 1903, à bout de ressources, il tomba sur une bonanza toute voisine des travaux de la famille Aubert, et qui, en six à sept mois, produisit 3 millions et demi. D'ailleurs le même filon avait formé autrefois la mine Malacate, fameuse au moyen âge, au point d'avoir fait donner à la région le nom de provincia de *las Platas*, la province de l'argent.

Une bonanza récente, qui a fait beaucoup plus de bruit, dans le district de Tlalpuhahua, est celle de Dos Estrellas, découverte par hasard dans un filon neuf, et qui donna 7 à 8 millions. En outre on découvrit au delà de ce filon un autre filon beaucoup plus puissant et riche, au point qu'actuellement Dos Estrellas distribue cette année 1908 son vingtième million de dividendes.

Je citerai enfin la mine Peñoles, dans le district de Durango, qui, avec ses récentes bonanzas, a dépassé les 20 000 000 de dividendes.

Lorsqu'un district minier est soumis à ces fluctuations de bonanzas, il est assez difficile d'y établir une affaire de longue haleine, à moins de prendre des moyens énergiques, c'est-à-dire d'entreprendre des travaux assez importants pour retrouver en profondeur soit de nouvelles bonanzas, soit les parties inférieures des zones de minerai exploitées par les anciens. Cela est si difficile que, jusqu'ici, au Mexique, les brillantes entreprises minières ont été surtout des mines neuves, mais près des anciennes mines : or elles deviennent rares dans un pays comme le Mexique, exploré en tous sens depuis quatre cents ans.

D'autres raisons rendent aux étrangers ces entreprises difficiles : c'est d'abord la loi mexicaine faite en faveur, cela est tout naturel, de ses nationaux. Il est vrai qu'on tourne cette difficulté en créant des Compagnies sous les lois d'autres États. Mais encore, et cela s'est vu dans des cas célèbres, on peut avoir raison à Paris ou à Londres, et tort à Mexico. D'autre part, il s'est établi à Mexico un genre de population cosmopolite, surtout parmi les lanceurs d'affaires, qui semble dépourvu de toute espèce de scrupule, à force d'avoir passé par d'innombrables avatars.

J'ai vu le fait suivant se produire pour une mine. Bien que ce ne soit pas au Mexique, c'est un cas typique. Il s'agissait de vendre une mine d'or, et comme on y avait dépensé des sommes énormes, il fallait la vendre un beau prix. Pour faire illusion aux acheteurs, on imagina de forcer la production en triplant le nombre des mineurs. De la sorte, quelle que fût la valeur du minerai, l'usine aurait une production importante, et il ne serait pas très difficile de faire apparaître des bénéfices considérables. Le hasard voulut qu'au croisement de deux filons, on découvrit du minerai si riche, qu'avec un petit nombre de

mineurs dans cette bonanza, on fit des bénéfices réels si élevés qu'on paya toutes les dettes et qu'on n'eut pas besoin de vendre la mine.

Au Mexique, lorsqu'on a su réunir les fonds d'actionnaires, inoffensifs comme partout, on ne craint pas d'exagérer les dépenses pour faire ressortir l'intensité de la production, qu'elle soit ou non rémunératrice, c'est le cas des compagnies américaines, mais on sait être plus habile encore, comme le montrera la petite histoire suivante.

Dans une mine d'argent, sise en un district célèbre par ses bonanzas, on n'avait pas de chance; le minerai extrait n'était pas très riche. Comment se tirer d'affaire! C'est ici que le hasard, un hasard curieux, intervint. Un homme vint trouver l'administrateur, le gérant de la mine, et sous le sceau du secret, car il craignait la vengeance, raconta qu'on avait volé du minerai riche, et il donna des noms. Comme d'ailleurs on pouvait pénétrer dans la mine par un tunnel de drainage, dont les portes étaient tombées de vétusté, il y avait, en tout cas, de la vraisemblance dans l'accusation. La délation jouait son rôle, on peut se demander s'il est admissible que ce fût sans l'appât de l'argent. Une surveillance attentive fut exercée, mais ne réussit à prendre personne.

Cependant comme il y a, au Mexique, beaucoup de *buscones*, c'est-à-dire de mineurs exploitant à leurs risques et périls, soit des mines abandonnées, soit des mines où l'on ne travaille pas provisoirement, on arrive toujours à saisir du minerai dont on ne peut pas, ou dont on n'ose pas déclarer la provenance. C'est ainsi qu'on saisit une centaine de kilos, et qu'on trouva dans une cave un endroit qui avait dû servir à fondre l'argent, et qui semblait avoir été abandonné avec précipitation. C'en fut assez, la justice fut saisie,

et on emprisonna vingt-cinq personnes, mineurs, péons, même un chef mineur, enfin un barbier, car ce barbier était le frère d'un mineur : « Si ce n'est toi, c'est donc ton frère! » Le loup et l'agneau sont les deux castes du Mexique.

L'instruction dura deux mois pendant lesquels, l'un après l'autre, faute de preuves, tous les prévenus furent relâchés; le vol resta un mythe. Deux mois, en bien des circonstances, et avec le télégraphe et le téléphone, eussent suffi pour démontrer la richesse de la mine, puisqu'on volait le minerai. Ici les circonstances furent défavorables, l'argent s'obstina à ne pas venir, et il fallut fermer la mine. Tant d'habileté vraiment n'était pas récompensée! Plus tard, la mine fut mise en vente par le ministère, avec tout le matériel. C'est la loi mexicaine : une mine non exploitée est tout de suite déclarée en déchéance.

Cette histoire me fournit l'occasion de visiter les prisons dans un petit district du Mexique. Je les trouvai bondées, sans qu'elles parussent trop désagréables; mais pour quelques fautes sérieuses, combien de peccadilles! Je me demandais si, en dehors des prisons, on n'aurait pas trouvé une proportion tout à fait semblable de gens criminels et de gens vertueux. Beaucoup de ces prisonniers n'avaient pas fait autre chose que se trouver là dans une razzia de la police; ils n'avaient d'ailleurs aucune amertume contre leur sort, le Mexicain est insouciant. Un riche cosmopolite, que je rencontrai, se chargea de me consoler avec pharisaïsme : « Il y a des innocents en prison, me dit-il, mais parmi tous ces mendiants qui peuplent les petites villes du Mexique, il y a en revanche bien des canailles qu'on devrait enfermer. » Je n'eus pas beaucoup de peine à répondre : « On en trouverait davantage encore, en dehors des mendiants, parmi ces personnages qui

éblouissent Mexico. » Mais, comme on disait en France :

Aux petits voleurs la potence.  
Aux grands voleurs la révérence.

Il n'y a rien de changé, au contraire, la civilisation contribue à augmenter les champs d'opérations et à donner des ailes aux gens entreprenants.

Le vol, au Mexique, est moins bien organisé que la délation : les mineurs le pratiquent en petit, comme un instinct de la nature primitive. Plus haut, il se continue par exemple sur les comptes des ouvriers agricoles, comme je l'ai expliqué précédemment; sur les comptes des mines, où l'on profite de l'ignorance des péons mexicains en arithmétique pour payer moins et marquer davantage, la différence allant dans la poche du comptable ou même plus haut, toujours plus haut. Parfois enfin, on ne paye pas du tout, et il arrive que le pauvre péon ne réclame rien.

C'est ainsi que cela se passe entre les petits propriétaires de mines et les puissants lanceurs d'affaires. Tel était ce chef mineur mexicain qui, plusieurs années durant, fit exécuter des travaux de recherche en diverses mines pour un gros personnage, en se passant de salaire : il demandait seulement 5 pour 100 sur le prix total de vente des propriétés. La vente eut lieu, mais les 5 pour 100, il les attendit vainement. Je le rencontrai un jour, et lui demandai s'il ne songeait pas à les réclamer.

« Bah ! dit-il, les gros poissons mangent les petits. » C'est la philosophie de celui qui n'a pas de besoins. Après toutes ces critiques des hommes, nous pouvions passer à l'éloge du pays et de ses ressources.

Le Mexique est comme un rendez-vous des flores de tous les pays du monde, et il le doit à la fois à la

variété d'altitude de son sol et à son climat magnifique, pluvieux une partie de l'année. Il n'est pas jusqu'à cette ceinture de volcans compris entre le 18° et le 22° degré de latitude, qui ne doive contribuer à l'immense variété des cultures que possède le Mexique. Ces montagnes, qui atteignent 6 000 mètres, ce gigantesque haut plateau qui souvent dépasse 2 000 mètres, ces lacs, de toute grandeur, ces collines et ces ravins aux pentes tantôt abruptes et tantôt très douces, favorisent tour à tour telle ou telle culture, en la mettant en même temps dans le cadre le plus pittoresque.

Les hautes terres mexicaines dominent une ceinture de plaines, étroites vers le Sud, de plus en plus larges, à mesure qu'on s'avance vers le Nord. Si l'on part de Vera-Cruz, où s'épanouit une des plus luxuriantes végétations tropicales du monde, pour aller à Mexico, on atteint, à Jalapa et Orizaba, la zone tempérée, à 4 400 mètres d'altitude où poussent encore le caféier, le bananier, la canne à sucre. A Esperanza, on entre dans les terres froides, où le thermomètre monte rarement au-dessus de 25 degrés, et où ne poussent plus que les chênes, les oliviers et les cyprès. Enfin, plus haut, c'est l'immense région des pins qui, sans être tout à fait aussi beaux qu'en Californie, atteignent encore de belles dimensions. En allant de Mexico vers le Pacifique, on traverse les mêmes zones en sens inverse.

Ainsi le Mexique se partage en trois grandes zones : *tierras calientes*, ou terres chaudes; *tierras templadas*, ou tempérées, et *tierras frias*, ou froides. Les *Templadas*, où j'ai surtout résidé, possèdent sans conteste un des climats les plus merveilleux du monde entier. J'ai pu y faire en plein soleil, à pied même, à travers les montagnes, de longues courses sans fatigue; la sécheresse de l'air empêche les refroidissements et les rhu-

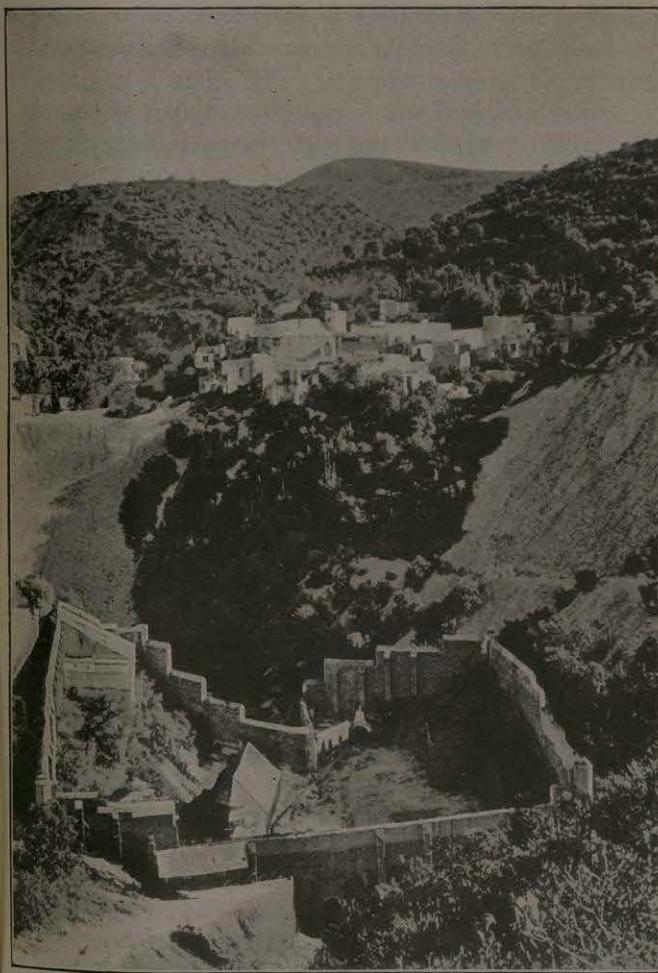
matismes, et l'altitude n'est pas excessive. C'est dans cette zone tempérée que le développement agricole du Mexique a pu prendre le plus grand essor, étant favorable au séjour des blancs.

D'abord, en dehors de tous les produits tropicaux, le Mexique a des fruits et des plantes originales : citons comme fruits le chirimoya et le mamey; et comme plantes, le julep de Jalapa, le liquidembar et l'amyris, arbustes épineux qui donnent les baumes de copahu et de tolu, le poivrier à longue cosse, et pour les naturalistes, l'héliantus, la mentzélia et la fleur cramoisie, ou *solvita fulgens*.

Il serait beaucoup trop long d'entrer ici dans le détail des cultures mexicaines, et on trouve à Mexico des ouvrages spéciaux sur ce sujet. Je dirai seulement que les cultures les plus rémunératrices sont le maguey, ce grand cactus dont on tire le pulque, la boisson favorite mexicaine, puis la vanille, qui est d'excellente qualité et se vend très cher; les oranges et les citrons ont une énorme extension du côté du Pacifique. La vigne est cultivée presque exclusivement dans la région de Parras, non loin de Monterrey, les vins rappellent les crus de Bordeaux, rouge et blanc.

Le coton est cultivé un peu partout et sur une très grande échelle.

Certaines *haciendas*, ou fermes, sont immenses, et valent des millions. Elles possèdent des manufactures de mescal, de tequila et de tlachique, les eaux-de-vie mexicaines obtenues avec le maguey, et occupent des milliers de bras. Telle ferme où l'on ne cultive guère que le maïs et l'agave-maguey possède cinq cents mules, quinze cents bœufs et vaches, dix mille moutons et autant de porcs. La récolte arrive à sept ou huit cents tonnes de pommes de terre, soixante mille sacs de maïs, presque autant de blé, dix mille sacs de



GUANAJUATO — MINE DE RAYAS

CAPITULA ALFONSIANA

fèves : quant aux pieds de maguey, ils arrivent au demi-million. Enfin ces fermes contiennent des forêts immenses de cèdres, de pins, etc. L'étendue totale d'une ferme peut atteindre celle d'un arrondissement français, et rappelle de fort près les propriétés féodales de notre moyen âge, d'autant plus que l'ouvrier agricole, comme je l'ai exposé, est tout à fait attaché à la glèbe.

Ces cultures entretiennent une population totale de 11 à 12 millions d'habitants, c'est-à-dire à peu près équivalente à celle que les Espagnols disent avoir trouvée au Mexique à l'époque de la conquête : sur ce total il y a près de la moitié d'Indiens avec quelques noirs, et sur le reste, composé de métis de toute sorte, il n'y a qu'une faible proportion d'Espagnols et Européens de race blanche.

Les rivières navigables et les eaux en général ne sont pas trop abondantes. Il faut aider la culture par l'irrigation. Les grands lacs de l'intérieur, qui sont les vestiges d'un immense bassin occupant autrefois tout le plateau central mexicain, sont très peu profonds, et semblent destinés à disparaître par l'évaporation : leurs rivages n'ont plus même la belle verdure et la vigoureuse végétation de l'époque de Fernand Cortez. Il semble aussi que les parties élevées du haut plateau sont plus arides qu'autrefois. A cela, la civilisation moderne n'a pu remédier.

Les forêts, encore peu exploitées, renferment dans les zones tropicales plusieurs des variétés de bois précieux qu'on rencontre en Guyane par exemple : acajou, ébène, bois de rose, gaïac, bois de fer, amourette ou bois de lettres, courbaril, etc. Je n'ai pas entendu parler du caoutchouc, ni du balata, mais dans les régions arides, on a découvert il y a peu d'années, un arbuste, le *guaioulé* en anglais greasewood, qui donne une gomme susceptible de remplacer en bien

CAPITULA ALFONSINA

des cas le caoutchouc. On l'a mis en coupe réglée, et il a produit des fortunes, tout récemment. Le *palo amarillo* qu'on vient d'expérimenter, semble vouloir donner les mêmes résultats.

Depuis dix à douze ans, il s'est créé, avec les produits du sol mexicain, de nombreuses manufactures. Le Mexique est arrivé à pouvoir suppléer à peu près aux besoins de la population entière sans importations : il fournit les vêtements complets, la nourriture, les boissons, même le mobilier. Ce qui manque le plus au Mexique, c'est le charbon ; on utilise les forêts et les chutes d'eau pour les manufactures, on a découvert des sources de pétrole qui sont en voie d'exploitation.

Je pourrais citer ici les principales manufactures du Mexique, en dehors des fonderies de fer, cuivre et plomb, et des fabriques de monnaies. On fait les lainages et les tapis à Celaya, Salvatierra, etc. ; les cotonnades et calicots à Terreon, Queretaro, Mexico ; les couvertures indiennes et européennes en beaucoup d'endroits, le cuirs, chaussures, selles, harnais, à Léon, Maravatio, Mexico, etc. Mais ce serait une fastidieuse énumération que de citer les fabriques de tabacs, de savons, de bière, de porcelaine, faïence, etc. Je ne citerai plus que l'exploitation des marbres et onyx de Puebla et les opales de Queretaro.

Par exemple, le tissage mécanique est loin de donner la perfection du travail à la main. Il se passe un peu au Mexique ce qui s'est passé pour les cachemires des Indes remplacés par les affreuses cotonnades anglaises de Manchester et Birmingham. Voici comment un vieux Mexicain expliquait la différence entre les couleurs d'autrefois et celles d'aujourd'hui : « Autrefois les motifs décoratifs étaient directement empruntés aux fleurs naturelles et au plumage des oiseaux, et de

façon à adoucir les nuances aux endroits trop éclatants, sans diminuer l'effet. Aujourd'hui on est surtout saisi de l'éclat factice de teintes arbitraires à bon marché, d'un papillotement de couleurs et de nuances, dont les combinaisons dénotent une complète absence de goût. » Et il en est de même pour les porcelaines nouvelles du Mexique. Voilà le procès jugé entre le goût indien, le goût mexicain et le goût anglo-saxon. On le voit, la civilisation n'amène pas que de belles et bonnes choses, son but principal est de faire de l'argent, et un de ses moyens est de sacrifier la qualité à la quantité.

Heureusement, la qualité des nouveaux trains de chemin de fer au Mexique laisse moins à désirer, et on ne saurait avoir le moindre regret pour les vieilles diligences mexicaines et leurs misérables mules : il faut les avoir connues pour apprécier les broiler-cars et leur cuisine. Je remarquerai toutefois que voilà bien encore un point, la cuisine, où la civilisation nouvelle n'a rien fait de bon au Mexique. Il n'y a aucun rapport entre les mets savoureux des Mexicains et la cuisine industrielle et fade des Anglo-Saxons, c'est là une question de goût. Mais qui n'en a pas n'est évidemment pas en posture de pouvoir juger.

La principale voie ferrée des Américains au Mexique, le Mexican Central, vient d'être achetée par le gouvernement mexicain. Cette compagnie favorisait un peu trop ouvertement ses nationaux ; le gouvernement saura y mettre, au moins en apparence, plus de modération. Car il ne craint pas trop une invasion d'argent, pourvu que cet argent reste au Mexique. Depuis la fameuse crise de New-York on a remarqué que les Américains continuent d'affluer par les trains, mais ils ne dépensent plus, ils comptent, et le résultat est sensiblement différent.

Je ne dénombrerai pas les chemins de fer mexicains qui d'ailleurs augmentent de longueur tous les ans. La région qui manque le plus de développement et qui pourtant est destinée peut-être à devenir la plus riche du Mexique, est celle du Sud-Ouest, vers le Pacifique; elle est très boisée et très accidentée, donc d'un accès difficile. Elle renferme d'anciennes ruines, et le climat en est, paraît-il, excellent, meilleur que la côte correspondante de l'Atlantique; il n'y a ni fièvres, ni dysenterie, grâce aux vents du Pacifique qui balayent et assainissent cette région. Il sera curieux de voir ici la civilisation moderne en contact avec les antiques cités ruinées, encore si mystérieuses, du Guerrero, du Chiapas, et de la presqu'île du Yacatan: elle aura sans doute bien des surprises.

Je n'ai que très peu parlé jusqu'ici du climat du Mexique: il est extrêmement varié, depuis celui des régions montagneuses, qui rappelle la Suisse, jusqu'à celui des côtes du Pacifique et de l'Atlantique, qui est tropical. La zone de la Sonora, sèche et brûlante, est peu agréable, bien que très saine: les nuits même sont si chaudes, qu'on n'y peut dormir qu'étendu sans vêtements sur une peau de bœuf rigidement tendue entre quatre pieux. Sous les tropiques et près des Océans, c'est le climat chaud et humide des Guyanes: sans maladies graves, c'est pourtant le domaine des fièvres paludéennes, qui affaiblissent à la longue et anémient jusqu'à produire l'enflure et l'éléphantiasis. La côte du Pacifique est beaucoup plus saine que celle de l'Atlantique, et les populations indiennes y sont plus robustes. Pas plus cependant qu'aux Guyanes, on ne saurait conseiller aux blancs d'y faire des séjours prolongés sans revenir de temps à autre se retremper au climat tempéré de l'Europe.

On exploite des placers en certains endroits où l'or

existe en paillettes dans les rivières, comme en Guyane, mais les teneurs ne sont pas élevées, et les frais sont considérables pour la même raison que dans les pays tropicaux: l'absence ou l'infériorité de la main-d'œuvre; le rendement humain est très affaibli par les climats chauds et humides qui brisent toute énergie par leur mollesse. C'est ce qui fait qu'on a tant de peine à établir des centres industriels dans les pays chauds. Les mines d'argent du Mexique sont presque toutes sous un ciel tempéré, et c'est ce qui a été le principal facteur de leur immense développement. L'or, est ou associé au cuivre dans la Sonora, ou en placers dans la zone tropicale, et c'est pourquoi son développement a été si lent. Le moment vient cependant où le Mexique va développer aussi son industrie aurifère, en même temps que dans d'autres pays tropicaux comme la Guyane, où l'industrie, sous forme de dragues aurifères, commence à prendre son essor.